

POINT DE VUE
ALERTE AU MORALISME
RENDEZ-VOUS
133 EXPOS
CARNET PLO
19 BONS PLANS

RENCONTRES
CLÉMENT BORDIERE
THIBAUT BRUNET
TUDI DELIGNE
MICHEL GANTNER
JUANA GONZÁLES
ANGÉLIQUE LEFÈVRE
FLAVIA PITIS
NAZANIN POUYANDEH



C'EST LE BOUQUET FINE FLEUR & ART ACTUEL

ENTRETIEN
ANOUK GRINBERG



DOSSIER ■ PAROLES D'ARTISTES

Peinture actuelle en pleine éclosion

Ringard, le thème des pétales ? Erreur : 7 solides maîtres actuels en font leur cheval de bataille. Avec panache.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOISE MONNIN

« La beauté, la fraîcheur, la vitalité, l'innocence »
Les oganpithes de Gaël Davinche
Né en 1974 à Saint-Menis (94)

Dans un beau jardin à Belle-Isle-en-Mer, en 2019, elles faisaient voir les pétales. Brefs et nets que les fruits en formation. C'était les oganpithes. Un parfait mélange allant de la résistance de l'ivoire de la dignité et l'abandon, une forme de sérénité de sagesse face à un monde fou et agité. Cela a donné naissance à ma série Memento Mori, dans laquelle je décline toutes sortes de variétés de fleurs fanées, tant en peinture qu'en dessin.

En 2019 je me suis intéressé aux bouquets peints par les Flamands au XVI^e siècle, dans la lignée de ma longue série Les Rivales (2006-2019), qui reprend des grands classiques de l'histoire de l'art, des portraits suraigus. En visitant le musée de l'Histoire Contemporaine à Lille (59), j'ai redécouvert les bouquets flamands. J'ai eu envie de les remettre sur le devant de la scène et y apporter une approche tant réaliste et savante que décomplexée. En travaillant à partir de livres, ou de documents trouvés sur l'internet. Ce qui m'intéresse le plus est le rapport à leur cœur : les Flamands font parler des ténébristes Larmes, principalement, source de vie, par le biais de la fleur. Une fois encore, cela m'a permis d'insérer sur la queue humaine du bouquet de la connexion universelle de la loi unique, et multiple qui régit tout du microcosme au macrocosme, étonnamment incarnée par la grande Lumière, dont la diffraction fait surgir

les couleurs dans leurs infimes possibilités. Je relate les compositions des Flamands, choisis ce que je vois traiter de façon réaliste ou gestuelle, expressive ou en réserve, en aplats de lumière. Mes compositions sont plutôt « si ce n'est bruyantes ou bavardes », d'ailleurs.

Il s'agit d'alléger du « Contain-toi toi-même », d'abandonner et de la recherche de la paix intérieure. Les derniers portraits que j'ai peints « avec l'ordre de l'été en 2019 et d'août 2019 en 2013 » expriment une forme de future sérénité, quant au questionnement de l'existence, la relation de l'homme à son auto-déstruction. Certains artistes ont une approche très linéaire et directionnelle dans leur travail. Moi, j'aime un peu comme un scapier. Mes fleurs sont actuelles, ténues, composées, délicates, bouclées, chaillées, sublimées, au creux et au service de la Plénitude. »

Gaël Davinche - Bouquet (27 août 2019) - huile sur toile - 162 x 102 cm



« Un prétexte, un vecteur »
Les amaryllis de Philippe Cognée
Né à Sautron (44) en 1957

« Les premières furent des roses rouges, que j'ai posées - jetées comme des taches de sang, c'était très beau - sur un sol enneigé, blanc, en 1994 : mes premiers tableaux à la cire, deux petits formats. Puis j'ai peint des chrysanthèmes. Dès le début, il existait une connotation religieuse.

Je voulais représenter le monde autour de moi. Dans les maisons, il y a des fleurs. Elles appartiennent à l'histoire de la peinture, seconde raison pour les choisir. En 2012, j'ai repris le thème, en 2 x 2 mètres - des amaryllis rouges. On me les avait offertes pour Noël. Elles étaient très lourdes, aussi la tige de certaines s'est-elle brisée, fatiguée. Certaines fleurs, tombées sur la table, d'autres, qui commençaient à faner, c'était très beau. Je les ai mises dans l'atelier, je les ai observées. Le rouge, en se décomposant, devenait de plus en plus maronasse, puis noir, formait comme des pattes d'araignée, au milieu de grosses masses. J'avais déjà peint des carcasses. Ces fleurs me renvoyaient à la chair. Quand je les peins, c'est aussi nous que je peins, face à notre propre décrépitude, notre mort. Je l'oublie dans l'action, mais pas dans le résultat, qui laisse apparaître l'inquiétude, l'angoisse. Il s'agit d'un ex-voto. Comme les architectures que je peins, qui donnent l'impression d'être en train de s'écrouler, seules

certaines fleurs servent mon propos : celles qui se fatiguent et qui, en mourant, se transforment et n'en sont que plus belles. Je sais ce qu'il est et le transporte dans un infini.

Les sujets, je les vis. Je les regarde. Je les prends dans mon corps. Je les traîne très longtemps. Je les reprends toujours. Pour les voir sous un autre angle. Ni anciens, ni modernes, il faut être idiot pour penser que certains sujets sont plus contemporains que d'autres. Tout dépend ce qu'on en fait. Je me souviens d'un grand bouquet de fleurs dessiné par W. Kentridge, présenté à la Foire de Bâle. Très fort, n'en déplaise à l'Académie ! Une tension énorme. Bien autre chose qu'un bouquet de fleurs.

L'an dernier, dans mon jardin, les pivions étaient en fleur. J'ai photographié de très près leurs pétales qui fanent, leurs graines qui apparaissent. J'ai imprimé les photographies, travaillé dessus. Il y avait un sujet. Je voyais la mort, la chair, le sexe. Je suis allé acheter des amaryllis, et j'ai regardé la peinture ancienne dans des livres : des drapés, des Bruegel... J'ai repris les pinceaux, travaillé, ourlé, et la peinture m'a entraîné dans un monde que j'ignorais au départ. J'y suis rentré, rentré... J'aime me surprendre, et surprendre les autres. »

« L'espoir, le nouveau de la vie »
Les roses de Claude Como
Née à Marseille (13) en 1964

« 1999 : premières roses. Elles ont surgi d'abord comme objet secondaire dans mes portraits, comme représentation iconique de la mort (nos cimetières sont remplis de fleurs en tout genre, le bouquet de fleurs trône sur la cheminée en compagnie de la photo de l'être aimé disparu). Puis comme sujet principal, dans la série Rosacrocroche, un travail qui a duré deux ans et a généré une installation, constituée de 1 000 tableaux représentant chacun une rose différente : je me suis imposé une contrainte émotionnelle, qui posait en partie la question du renouvellement de ma créativité. Un livre a servi de point de départ, puis j'ai pris moi-même 600 photos et, très vite, j'ai travaillé d'après mon imaginaire.

La fleur m'a jamais pour moitié associée aux bons sentiments, mais à des sujets plus profonds : la mort, l'absence, la contrainte, le doute. Je n'ai pas vraiment de préférence, cependant la rose est très présente. Son aspect matriciel exprime la fonction naturelle de reproduction. C'est aussi la fleur dont l'homme a fait le plus d'hybrides, et qui a des variétés innombrables.

Aujourd'hui, le floral est partie intégrante du monde végétal dans mes œuvres, instillant l'idée fondamentale de la nature sans cesse renouvelée. Je travaille à la touffue, en projection de laine sur toile, toujours de façon analogique, en partant du centre vers l'extérieur, pour aboutir à des installations de très grand format. Les fleurs et plus largement la nature - végétale, florale, sous-marine, géologique, topographique, animale - débordent du cadre, envahissent l'espace. En 25 ans, je suis passée de la fleur coupée, morte, définitive, à l'explosion de compositions florales hors sol, déracinées, essaimant l'Univers. Tout n'est peut-être pas complètement perdu... »

en haut : Claude Como
Grande composition II, Les Délicates (III)
2020 - laine touffue sur toile - 400 x 220 cm

« Déjanté, jubilatoire ! »
Les cactus de Clémence Van Lunen
Née en 1959 à Bruxelles

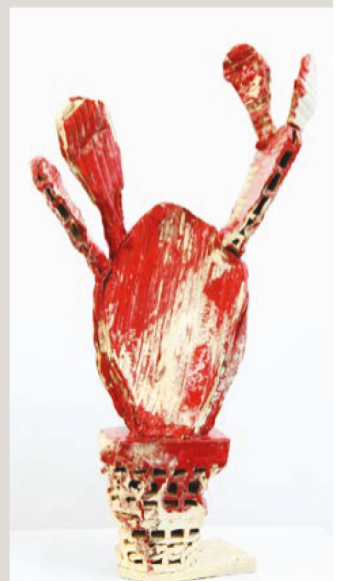
« J'ai toujours aimé les fleurs en volume de Picasso. En Chine, en 2005, je suis allée apprendre à travailler la porcelaine. J'ai réalisé une grande pièce moulée avec une surface en Bulgomme, primée ensuite à Vallauris. Ses pétales évoquaient des oreilles de lapin... Je ne sais pas du tout comment c'est arrivé. Ce qui m'intéresse dans cette aventure, c'est la vitalité. Je ne l'ai plus lâchée. J'ai fait des incursions ailleurs, mais ce thème s'est imposé.

Je travaille d'imagination. Je ne fais pas une fleur en particulier, de manière naturaliste ou allégorique. La forme n'est limitée que par les possibilités que donne le matériau. En volume, mes fleurs sont forcément massives. Selon les séries, je réalise des tonnes de maquettes à petite échelle. Plus j'en choisis une et la reproduis en grand. Les briques molles me permettent de procéder différemment : par découpes et assemblages. Le but est que cela paraisse vivant.

Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir un sujet bête, au premier degré, pas approfondi, impossible à réduire à un message, une signification. Il n'y a pas de clé idéologique à trouver. Les sujets intelligents m'agacent, n'en déplaise au monde de l'art contemporain. Ce qui m'intéresse, c'est le surgissement, l'art brut, celui des enfants. Je cherche la révélation. La découverte. Une fenêtre de liberté.

Le fait que le thème soit connu de tous donne une trame au spectacle. Je m'en échappe tout en gardant un contact. Je n'ose pas m'attarder à l'animal ni à l'homme, car le poids des traditions, en la matière, est plus lourd. La fleur, sans psychologie, donne davantage de liberté. J'ai fait un bouquet pour une fontaine, à Bordeaux (33) : beaucoup de promeneurs font jugé « mal fait ». Je ne souhaitais pas choquer, encore moins être contemporaine. Je ne suis même pas si je suis moderne. Je me sens plus proche des formes préhistoriques. Je fais mon potager, on m'offre des cactus, mais cela n'a rien à voir. Je ne suis pas du tout une écolo militante. Ce qui me guide, c'est l'instinct. »

en bas : Clémence Van Lunen - Cactus 73
2017 - grès et briques émaillées - 81 x 41 x 27 cm



**« L'espoir, le
renouveau de la vie »
Les roses
de Claude Como**

Née à Marseille (13) en 1964

« 1999 : premières roses. Elles ont surgi d'abord comme objet secondaire dans mes portraits, comme représentation iconique de la mort (nos cimetières sont remplis de fleurs en tout genre, le bouquet de fleurs trône sur la cheminée en compagnie de la photo de l'être aimé disparu). Puis comme sujet principal, dans la série *Rosacérodoce*, un travail qui a duré deux ans et a généré une installation, constituée de 1 000 tableaux représentant chacun une rose différente : je me suis imposé une contrainte émotionnelle, qui posait en partie la question du renouvellement de ma créativité. Un livre a servi de point de départ, puis j'ai pris moi-même 600 photos et, très vite, j'ai travaillé d'après mon imaginaire.

La fleur n'a jamais pour moi été associée aux bons sentiments, mais à des sujets plus profonds : la mort, l'absence, la contrainte, le doute. Je n'ai pas vraiment de préférence, cependant la rose est très présente. Son aspect matriciel exprime la fonction naturelle de reproduction. C'est aussi la fleur dont l'homme a fait le plus d'hybridations et qui a des variétés innombrables.

Aujourd'hui, le floral est partie intégrante du monde végétal dans mes œuvres, instillant l'idée fondamentale de la nature sans cesse renouvelée. Je travaille à la touffeteuse, en projection de laine sur toile, toujours de façon analogique, en partant du centre vers l'extérieur, pour aboutir à des installations de très grand format. Les fleurs et plus largement la nature - végétale, florale, sous-marine, géologique, topographique, animale - débordent du cadre, envahissent l'espace. En 25 ans, je suis passée de la fleur coupée, morte, définitive, à l'explosion de compositions florales hors sol, déracinées, essaimant l'Univers. Tout n'est peut-être pas complètement perdu... »

en haut : Claude Como
Grande composition II. Les Déracinés VIII
2020 - laine touffetée sur toile - 400 x 220 cm

**« Déjanté,
jubilatoire ! »
Les cactus de
Clémence Van Lunen**

Née en 1959 à Bruxelles

« J'ai toujours aimé les fleurs en volume de Picasso. En Chine, en 2005, je suis allée apprendre à travailler la porcelaine. J'ai réalisé une grande pièce moulée avec une surface en Bulgomme, primée ensuite à Vallauris. Ses pétales évoquaient des oreilles de lapin... Je ne sais pas du tout comment c'est arrivé. Ce qui m'intéresse dans cette aventure, c'est la vitalité. Je ne l'ai plus lâchée. J'ai fait des incursions ailleurs, mais ce thème s'est imposé.

Je travaille d'imagination. Je ne fais pas une fleur en particulier, de manière naturaliste ou allégorique. La forme n'est limitée que par les possibilités que donne le matériau. En volume, mes fleurs sont forcément massives. Selon les séries, je réalise des tonnes de maquettes à petite échelle. Puis j'en choisis une et la reproduis en grand. Les briques molles me permettent de procéder différemment : par découpes et assemblages. Le but est que cela paraisse vivant.

Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir un sujet bête, au premier degré, pas approfondi, impossible à réduire à un message, une signification. Il n'y a pas de clé idéologique à trouver. Les sujets intelligents m'agacent, n'en déplaise au monde de l'art contemporain. Ce qui m'intéresse, c'est le surgissement, l'art brut, celui des enfants. Je cherche la révélation. La découverte. Une fenêtre de liberté.

Le fait que le thème soit connu de tous donne une trame au spectateur. Je m'en échappe tout en gardant un contact. Je n'ose pas m'attaquer à l'animal ni à l'homme, car le poids des traditions, en la matière, est plus lourd. La fleur, sans psychologie, donne davantage de liberté. J'ai fait un bouquet pour une fontaine, à Bordeaux (33) : beaucoup de promeneurs l'ont jugé "mal fait". Je ne souhaitais pas choquer, encore moins être contemporaine. Je ne sais même pas si je suis moderne. Je me sens plus proche des formes préhistoriques. Je fais mon potager, on m'offre des cactus, mais cela n'a rien à voir. Je ne suis pas du tout une écolo militante. Ce qui me guide, c'est l'instinct. »

en bas : Clémence Van Lunen - Cactus 13
2017 - grès et briques émaillées - 81 x 47 x 27 cm

